

Pulsions et objet a

dans l'enseignement de Lacan

Sébastien MULLER – Séminaire pratique « l'entretien en psychothérapie et en psychanalyse » - 11 Mars 2023 – Metz.

La pulsion est un concept paradigmatique de la psychanalyse. Freud en fera, en effet, dès les trois essais sur les théories sexuelles, en 1905, l'élément à la fois mythique et tout autant incontournable de sa théorie. Tout au long de son œuvre, il ne cessera de remettre sur le métier son élaboration, on le sait, avec notamment les remaniements importants de 1915 ou de 1920, pour tâcher d'approcher toujours plus près la réalité clinique de ce qu'elle lui semblait mettre en jeu.

Lacan, de la même manière, donnera à la pulsion une place prépondérante pour appréhender la vie organique et psychique de l'être humain. Il poursuivra ainsi les travaux de Freud, en éclairant les propositions fondamentales, mais aussi en avançant des conceptualisations tout-à-fait novatrices, tant quant à ce que ce « mythe » freudien vient éclairer de l'expérience analytique comme révéler de la condition humaine.

Se saisissant de l'invitation freudienne, considérant que « *la pulsion en tant que concept fondamental aura à subir des remaniements*¹ », Lacan opérera ainsi progressivement une véritable refonte de l'un des points d'appui de l'édifice psychanalytique.

En 1964², dix ans après son « retour à Freud », il se proposera alors d'aborder la pulsion comme étant l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse, au côté de ceux d'inconscient, de transfert et de répétition : « *aborder les fondements de la psychanalyse, dira-t-il alors, suppose que nous y apportions, entre les concepts majeurs qui la fondent, une certaine cohérence* ». Ce sera en articulant ces 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse avec la trilogie du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire qu'il tâchera d'assurer ce travail.

Il annoncera alors essayer « *de faire sentir sous quelle forme problématique, autrement dit fourmillante de questions, se présente l'introduction de la pulsion* »³. Nous ne pourrions ici, bien évidemment, que nous soumettre à cette même humilité, tant les chemins empruntés par Lacan pour penser la pulsion sillonnent l'ensemble de son enseignement et en suivent les mouvements et les avancées conceptuelles. Nous nous en tiendrons ainsi à quelques points saillants de son enseignement, laissant ouverte aux travaux à venir, l'exploration des différentes dimensions que nous n'allons ici qu'effleurer.

I. Imaginaire- La libido est « le nom de ce qui anime le conflit foncier qui est au cœur de l'action humaine »

Dans les premiers séminaires, en effet, la notion de pulsion, en tous cas nommée en tant que telle, est peu présente. Quand elle y est abordée, ce n'est que de façon peu spécifique et les

¹ Premières lignes de Pulsions et destins de pulsions

² Cette étude de la pulsion intervient l'année même de son excommunication de l'IPA.

³ Séminaire les 4 concepts

références sont dispersés, éparpillés. A ce moment de son enseignement, Lacan tâche surtout de démontrer la primauté du symbolique et de la place centrale du signifiant dans la conceptualisation psychanalytique : l'enjeu est alors pour lui de proposer une refonte de la théorie freudienne au travers de l'axiome de l'inconscient structuré comme un langage et d'articuler, en ce sens, ce qu'il en est de la pulsion.

Dans le séminaire II⁴, Lacan prodigue une critique structurée des fourvoiements dans lesquelles, lui semble-t-il, la psychanalyse semble s'être enfoncée quant à l'abord de la vie pulsionnelle. Il lui apparaît, en effet, que les auteurs postfreudiens se sont éloignés du sens inaugural de la découverte de l'inconscient, en abandonnant toute référence aux concepts les plus vivants de Freud, notamment ceux d'inconscient et de sexualité.

Lacan entend en effet s'écarter ici de la « *position confuse, unitaire, naturaliste de l'homme, du moi, et du même coup des instincts* » (p 61) soutenue par la psychanalyse post-freudienne. En mettant plus particulièrement l'accent sur le désir, et s'appuyant, tout au long de sa démonstration sur l'au-delà du principe de plaisir de Freud, Lacan met ainsi en garde les psychanalystes contre une conception de la libido, qui serait pleine et objective.

Car si la pulsion renvoie à l'unification du « *champ des différentes structures des phases de la sexualité* » (p304) ; quand bien même, affirme-t-il « *la pulsion libidinale est centrée sur la fonction de l'imaginaire* » (du moi⁵), en tant qu'elle trouvera à se localiser dans l'image du corps, elle ne nous conduit pourtant en rien à une théorie d'un sujet où l'adéquation de l'être au monde des objets est donnée, ni même attendue.

La théorie énergétique de Freud, en effet, ne suffit pas, selon la lecture qu'en fait Lacan, à rendre compte de ce qui ne se réduit pas au principe de plaisir, de ce qui excède le principe de constance. Et la seconde topique lui apparaît alors d'abord comme la volonté de Freud, de « *rétablir la perspective exacte de l'excentricité du sujet par rapport au moi.* » (p.67) ». Ainsi, pour Lacan, « *c'est justement pour retrouver le sens de son expérience que Freud a écrit Au-delà du principe de plaisir. [...] Il a voulu sauver un dualisme à tout prix, au moment où ce dualisme lui fondait entre les mains, et où le moi, la libido, etc., tout ça faisait une espèce de vaste tout qui nous réintroduisait à une philosophie de la nature.* » p57. (1/12/54). En effet, avec la mise au jour de la pulsion de mort, Freud réaffirme la fêlure profonde de la régulation vitale chez l'humain. Au-delà du principe de plaisir est la répétition ; et l'intrusion du registre du symbolique, provoquant l'insistance répétitive, fait vaciller, fait-il observer, tous les mécanismes d'équilibration et d'accord sur le plan biologique.

Et c'est donc d'abord dans son l'articulation au désir que Lacan va aborder la question des pulsions. La pulsion y est alors définie comme étant la façon de « *pouvoir parler du désir en des termes qui comportent une objectivation relative* » p 304.

Car, nous dit Lacan, le monde freudien est foncièrement un monde de désir : « *ce n'est pas un monde des choses, ce n'est pas un monde de l'être, c'est un monde de désir en tant que tel* » (p 305).

4 Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse

5 Avec le stade un miroir, en effet, se construit une image de soi qui apparaît comme une première ébauche du moi : « *L'Urbild, qui est une unité comparable au moi, se constitue à un moment déterminé de l'histoire du sujet, à partir de quoi le moi commence de prendre ses fonctions. C'est dire que le moi humain se constitue sur le fondement de la relation imaginaire. (...) Dans le développement du psychisme, quelque chose de nouveau apparaît dont la fonction est de donner forme au narcissisme. N'est-ce pas marquer l'origine imaginaire de la fonction du moi ?* » (Lacan, « *Les Ecrits Techniques* »).

Et cette notion de désir met en avant une notion centrale à toute considération de la structuration de l'être parlant, celle du manque, par quoi « l'être vient à exister » (p 306). Car, du fait même d'être parlant, le sujet est toujours dépossédé de lui-même : l'accès au langage implique une perte, un sacrifice, qui est celui d'un rapport direct aux choses, à l'immédiateté. En nous permettant de dire ce qui n'est pas là, le langage est aussi ce qui nous met à distance de ce qui est là. Le manque est ainsi de structure. « *L'être conscient de soi, transparent à soi-même (...), s'il sait peut-être qu'il est, il ne sait absolument rien de ce qu'il est. Voilà ce qui manque en tout être* » (p 307)

C'est ainsi par le biais du désir et du manque-à-être qui lui est corrélatif que Lacan entend alors faire résonner la doctrine freudienne des pulsions : « *Le désir est un rapport d'être à manque. Ce manque est manque d'être à proprement parler. Ce n'est pas le manque de ceci ou de cela, mais manque d'être par quoi l'être existe [...] En fait, le désir sexuel n'a rien d'objectif dans notre expérience. Ce n'est pas une abstraction, ni un x épuré, comme est devenue la notion de force en physique [...] Mais ce à quoi nous avons à faire, c'est à un sujet qui est là, qui est vraiment désirant, et le désir dont il s'agit est préalable à toute espèce de conceptualisation – toute conceptualisation sort de lui.* » (p 306 - 19 mai 1955) ⁶. Pour Lacan, le manque est la racine du désir, et par conséquent le manque-à-être est constitutif de la structure désirante du sujet.

Et c'est là que se révèle pour Lacan : « *l'existence de l'homme, dans sa structure propre, laquelle est la structure du désir. Voilà le point à partir de quoi peut s'expliquer qu'il y a des hommes. Pas des hommes en tant que troupeau, mais des hommes qui parlent, de cette parole qui introduit dans le monde quelque chose qui pèse aussi lourd que tout le réel.* » p 308.

Et, pour ce qui est du rapport de l'être aux objets susceptibles de répondre à son désir, il ne peut-être que leurre : « *les objets ne sont jamais ça* » (p306), nous dit Lacan. Ainsi, le répondant du désir n'est pas l'objet de la pulsion⁷. L'objet du désir n'est pas déjà là. Comme l'avait déjà relevé Freud, l'objet est déjà perdu⁸. A ce moment de son enseignement, la vérité dernière du désir est un manque. Le désir n'est alors que la métonymie du manque-à-être.

Le désir est alors toujours « désir de rien de nommable » (p 306), à entendre comme rien d'effectif, à entendre comme innommable. « *C'est toujours au joint de la parole, au niveau de son apparition, de son émergence, de sa surgescence, que se produit la manifestation du désir. Le désir surgit au moment de s'incarner dans une parole, surgit avec le symbolisme* ». (p 320).

Et c'est bien, poursuit-il, « *parce que c'est innommable, avec toutes les résonnances que vous pouvez donner à ce nom, que cela est apparenté à l'innommable par excellence, c'est-à-dire à la mort.* »

⁶ « Il est bien clair que rien n'est plus éloigné de ce que nous apporte l'expérience freudienne que cela. L'expérience freudienne est par essence, par définition, tout à fait partie d'une notion exactement contraire à cette perspective théorique. Elle commence à poser un monde du désir. Elle le pose avant toute espèce d'expérience, avant aucune considération sur le monde des apparences et le monde des essences » (Lacan, juin 1955).

⁷ Il est bien clair que toute l'ambiguïté qui ressort de l'usage de cette relation d'objet... à savoir celle qui tend à en faire une espèce de modèle, de pattern de la régulation, de l'adaptation du sujet avec ses objets normaux ...est tellement contraire à ce que l'expérience suggère sous ce terme d'objet, que bien entendu on en fait cet usage que d'une façon seulement abusive à tout instant. P 584

⁸ « *Ce qui distingue ici Freud, (...), c'est l'idée que l'objet de la recherche humaine n'est jamais un objet de retrouvailles au sens de la réminiscence. (...) L'objet humain se constitue toujours par l'intermédiaire d'une première perte. Rien de fécond n'a lieu pour l'homme sinon par l'intermédiaire d'une perte de l'objet.* » (p 189)

Car le symbolique ne peut jamais attraper la vie que de façon morcelée, que de façon décomposée. L'être humain, à être lui-même en partie hors de la vie, participe à l'instinct de mort. « C'est de là seulement qu'il peut aborder le registre de la vie ». (p 128)

Lacan sépare ainsi radicalement l'ordre libidinal, du côté de l'imaginaire, qui inclue « *aussi bien le moi et toutes les pulsions* »⁹, à la réalisation symbolique du sujet, de sa parole et de son désir, et comme touchant à l'instinct de mort. Il refonde ainsi le dualisme freudien en posant la coupure entre imaginaire et symbolique¹⁰.

La libido devient alors « *le nom de ce qui anime le conflit foncier qui est au cœur de l'action humaine* » (p306).

« *C'est ici que nous débouchons sur l'ordre symbolique, qui n'est pas l'ordre libidinal où s'inscrivent aussi bien le moi que toutes les pulsions. Il tend au-delà du principe de plaisir, hors des limites de la vie, et c'est pourquoi Freud l'identifie à l'instinct de mort [...] Et l'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique...* » (p447).

Ainsi, la réalisation du sujet est celle du désir en tant que, dans une parole, il peut devenir nommable. « *Il s'agit d'apprendre au sujet à nommer, à articuler, à faire passer à l'existence, ce désir qui, littéralement, est en deçà de l'existence, et pour cela insiste. Si le désir n'ose pas dire son nom, c'est que ce nom, le sujet ne l'a pas encore fait surgir. Que le sujet en vienne à reconnaître et à nommer son désir, voilà quelle est l'action efficace de l'analyse* » p 313

Ce n'est donc pas reconnaître l'objet du désir qui importe, mais « nommer » le désir, nomination qui introduit une nouvelle présence dans le monde. « *L'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique, en tant — Freud l'écrit — qu'il est muet, c'est-à-dire en tant qu'il ne s'est pas réalisé. (...) L'ordre symbolique à la fois non-étant et insistant pour être, voilà ce que Freud vise quand il nous parle de l'instinct de mort comme ce qu'il y a de plus fondamental — un ordre symbolique en gésine, en train de venir, insistant pour être réalisé* ».

II. Symbolique - Le mathème de la pulsion : $\$ \diamond D$ – La voie de l'amour

Quelques années plus tard, Lacan, dans son séminaire sur *Les Formations de l'inconscient* (1958), définira la pulsion selon une même perspective : c'est, dit-il, « *un terme technique donné à ce désir, en tant que la parole l'isole, le fragmente et le met dans un rapport problématique et désarticulé avec son propre but* »

Mais ce que repère aussi ici Lacan dans ce séminaire, c'est que le désir s'articule nécessairement dans la demande. Reprenant ce que Freud a reconnu comme amour par étayage, il en viendra à distinguer trois termes qui entrent de façon fondamentale dans la structuration du sujet : le besoin, la demande et le désir.

Si le besoin est à situer au niveau biologique, et appelle à une réponse définie et matérielle, la demande, quant à elle, surgit à l'occasion de la satisfaction du besoin et procède d'« *une*

⁹ « le moi s'inscrit dans l'imaginaire. Tout ce qui est du moi s'inscrit dans les tensions imaginaires, comme le reste des tensions libidinales. Libido et moi sont du même côté. Le narcissisme est libidinal. » p 447

¹⁰ « Ce dualisme n'est rien d'autre que ce dont je parle quand je mets en avant l'autonomie du symbolique » p57

déviations des besoins de l'homme du fait qu'il parle, en ce sens que ses besoins sont assujettis à la demande » et qu' « ils lui reviennent aliénés ¹¹ ».

Ainsi, au cri du bébé, cri comme signe asémantique de la tension liée au besoin, la mère répond en l'interprétant comme une demande, c'est-à-dire comme un appel signifiant pour obtenir une satisfaction. L'enfant se trouve donc dépendre, dès le début, d'un Autre qui l'inscrit dans un lien au langage. La mère ne tente de satisfaire la demande que parce qu'au-delà du cri elle suppose la demande de l'enfant, demande qui n'a de signification que dans le langage. En supposant les choses de cette manière, la mère implique nécessairement l'enfant dans le champ de la parole et du langage.

Et, de ce fait, si l'objet du besoin est, en effet, celui qui satisfait aux impératifs naturels de la survie du corps, il n'est jamais que cela. Pour Lacan, l'objet du besoin n'est pas l'objet de la pulsion : il y a un au-delà qu'inscrivent la demande et le désir.

« La demande est liée d'abord et avant tout à ce quelque chose qui est dans les prémisses mêmes du langage, à savoir dans l'existence d'un appel qui est à la fois principe de la présence, et le terme qui permet de la repousser, jeu de la présence et de l'absence. L'objet appelé pour la première articulation n'est déjà plus un objet pur et simple, mais un objet-symbole - il devient ce que le désir de la présence fait de lui. La dialectique première n'est pas l'objet partiel de la mère-sein ou de la mère-nourriture ou de la mère-objet total, comme s'il s'agissait d'une espèce de conquête faite de proche en proche. (...) L'objet dont il s'agit c'est la parenthèse symbolique de cette présence à l'intérieur de laquelle il y a la somme de tous les objets qu'elle peut apporter et qui fait que cette parenthèse symbolique est d'ores et déjà plus précieuse qu'aucun bien ». (p 330)

Parce que le sujet prend la place dans un monde tout entier tramé par le langage, les objets qui le mettent en mouvement sont alors des objets inscrits au champ de l'Autre. A ce titre, tout objet prend valeur d'échange à l'intérieur d'une logique du don : l'objet devient en effet nécessairement synonyme d'objet donné ou refusé, et donc signe d'amour, de haine ou d'indifférence. Donner et rendre sont alors les verbes à travers lesquels le sujet vient interroger la place qu'il occupe auprès d'autrui, faisant dire à Lacan que toute demande est toujours demande d'amour¹². La demande d'amour introduit donc l'enfant à l'ordre symbolique avant même le stade du miroir.

D'être pris dans le discours de l'Autre primordial, le besoin devient donc demande articulée, avec cette complication que la demande est toujours en même temps demande d'amour.

La première expérience de satisfaction conduit le nourrisson qui a faim à être comblé. Mais, en outre, le nourrisson vivra un en plus de plaisir qui correspond à ce que la mère apporte au-delà du « bon lait », c'est-à-dire les caresses, la parole, la chaleur, les mots, etc. C'est cet en-plus que l'enfant sera ensuite amené à demander à la mère, c'est-à-dire à réclamer une satisfaction en visant finalement l'amour. Ainsi, la demande est essentiellement demande d'amour, par le

¹¹ Lacan, signification du phallus, les écrits, p 690)

¹² « La demande en soi porte sur autre chose que sur les satisfactions qu'elle appelle. Elle est demande d'une présence ou d'une absence. Ce que la relation primordiale à la mère manifeste, d'être grosse de cet Autre à situer en deçà des besoins qu'il peut combler. Elle le constitue déjà comme ayant le "privilège" de satisfaire les besoins, c'est-à-dire le pouvoir de les priver de cela seul par quoi ils sont satisfaits. Ce privilège de l'Autre dessine ainsi la forme radicale du don de ce qu'il n'a pas, soit ce qu'on appelle son amour. C'est par là que la demande annule (*aufhebt*) la particularité de tout ce qui peut être accordé en le transmutant en preuve d'amour, et les satisfactions même qu'elle obtient pour le besoin se ravalent (*sich erniedrigt*) à n'être plus que l'écrasement de la demande d'amour (tout ceci parfaitement sensible dans la psychologie des premiers soins, à quoi nos analystes-nurses se sont attachés) ». (signification du phallus, 1958)

langage, et ne se satisfait d'aucun objet L'objet attendu n'est déjà plus l'objet du besoin, mais il est l'objet de la demande d'amour.

Reste enfin la dimension du désir que Lacan repèrera comme un au-delà de la demande : « *Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque* »¹³, manque à entendre comme absence d'une signification définitive pour le sujet sur son être.

La demande ne pouvant jamais être satisfaite, c'est donc la marge de cette insatisfaction que Lacan appelle le désir. Et ce désir prend son origine de l'Autre à qui la demande était adressée.

Le désir, en effet, est toujours désir de l'Autre, dans le sens où il naît au champ de l'Autre, comme énigme : quel est son désir ? Que me veut-il ? Quel est son manque ?

« *Le désir de l'Autre est appréhendé par le sujet dans ce qui ne colle pas, dans les manques du désir de l'Autre* » (p.194)

Le désir s'introduit ainsi comme au-delà de la demande : de fait, le désir ne se demande pas. La demande montre l'assujettissement du besoin à la demande, son aliénation foncière. Et c'est le rapport à la demande d'amour qui institue l'Autre. C'est par le passage de la demande au désir que se constitue le désir de l'Autre. Ce rapport n'est possible que par la médiation d'un signifiant, le signifiant du manque, c'est-à-dire le *phallus*.

« *(la demande), de s'articuler en signifiants, laisse un reste métonymique qui court sous elle, qui est à la fois une condition absolue et insaisissable, élément nécessairement en impasse, insatisfait, impossible, méconnu, élément qui s'appelle le désir. La fonction du désir est résidu dernier de l'effet du signifiant dans le champ du sujet. Desidero, c'est le cogito freudien* » (p.141)

Sur cette base, dans son texte sur la « subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), Lacan va radicaliser la conception de la pulsion comme dérive métonymique du désir à partir de la chaîne des signifiants de la demande. Il propose, dans son élaboration du graphe du désir, le mathème de la pulsion, qu'il écrira \$ ◇ D (sujet barré dans le rapport à la demande).

Il définit alors la pulsion de la façon suivante : « *Elle est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit*¹⁴. *Que la demande disparaisse, cela va de soi, à ceci près qu'il reste la coupure, car celle-ci (la coupure) reste présente dans ce qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite...* ».

Du fait du langage, les besoins du vivant sont en effet transformés en demande. Le sujet se divise dans la demande. La coupure est la caractéristique même de la chaîne signifiante : elle est alors ce qui est engendré par le détachement de la pulsion de la fonction organique à laquelle elle était originellement liée comme, par exemple, la pulsion orale l'est avec la faim. La demande modifie, conjugue, transforme le besoin. Elle lui afflige quelque déperdition. Il y a un reste : le désir. La pulsion se déduit donc de la modification d'un élément organique préalable par l'incidence du signifiant.

¹³ Lacan J., « La direction de la cure... », p. 627.

¹⁴ Le tracé de l'acte, dans la mise en jeu de la pulsion, implique pour le sujet son *aphanisis* dans la demande, où il devient lui-même objet, comme équivalent de cette coupure. «...lorsque le sujet apparaît quelque part comme sens, ailleurs il se manifeste comme fading, comme disparition. Il y a donc, si l'on peut dire, affaire de vie et de mort entre le signifiant unaire, et le sujet en tant que signifiant binaire, cause de sa disparition.» (signification du phallus, 1958)

Là encore, Lacan cherche à rendre compte de la pulsion par le signifiant, c'est-à-dire que la pulsion y est déduite de la demande, c'est-à-dire d'une fonction éminemment signifiante. Le terme de pulsion est ainsi situé comme une significantisation de l'instinct, et même, d'une manière plus générale, comme une significantisation de l'organique.

Et cette incidence du langage, cette réduction de la pulsion à la demande, permet de saisir ce qu'il en est de l'essentiel de la chaîne signifiante, à savoir la coupure signifiante. Et cette coupure est aussi fondamentalement la façon dont le langage peut opérer une découpe sur le corps, mettant en fonction les orifices et articulant l'organe à la dialectique du sujet et de son rapport à la demande et au désir. Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan écrira : « *La délimitation même de la zone érogène que la pulsion isole du métabolisme de la fonction (...) est le fait d'une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, "enclos des dents", marge de l'anus...* ». Et il poursuit : « *Observons que ce trait de la coupure n'est pas moins évidemment prévalent dans l'objet que décrit la théorie analytique : mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire. Liste impensable, si l'on n'y ajoute avec nous, le phonème, le regard, la voix, le rien* ¹⁵ ».

Ainsi, si la pulsion orale peut impliquer autre chose qu'un rapport à la nourriture, si la pulsion anale peut n'avoir rien à voir avec la fonction excrémentielle, c'est que la pulsion n'existe que dans la dépendance du sujet au signifiant. La régression, à ce titre, est pensée comme un retour au présent des signifiants de demandes passées, où la frustration du sujet est retenue : Ainsi « l'analyste est-il celui qui supporte la demande, non comme on le dit pour frustrer le sujet, mais pour que reparaissent les signifiants où sa frustration est retenue ». (direction de la cure)

Lacan tâche donc encore à rendre compte de la pulsion à partir du tout-signifiant. A ce titre, dans le commentaire de son graphe, il rend compte de ce qu'il appelle la chaîne supérieure du Graphe en posant, comme une équivalence, qu'elle est constituée de signifiants, "autrement dit en termes de pulsion".

De la même manière, dans le texte "Remarque sur le rapport de Daniel Lagache", écrit la même année (1960), Lacan situe le signifiant comme la clef de la théorie des pulsions. Elle ne peut, dira-t-il, être située ailleurs que dans un ordre de discours, puisque, comme l'a montré Freud, la pulsion, loin d'être une force instinctuelle, suit au contraire une articulation grammaticale précise. Dès lors, c'est la métonymie même de la chaîne signifiante qui lui apparaît pouvoir rendre compte du déplacement des pulsions. Et c'est aussi le signifiant, du fait même qu'il constitue une mortification du sujet, qui est supposé en même temps expliquer la pulsion de mort.

III. Réel - L'objet petit a - La voie de l'angoisse (1962-1963)

Le séminaire « L'angoisse » manque un tournant important dans l'élaboration, par Lacan, de la question du jeu pulsionnel, où, cette fois-ci, au travers de l'objet angoisse, Lacan fait part de l'objet comme échappant au symbolique, comme n'entrant pas dans les filets du signifiant. Car, justement, contrairement à ce qu'il est coutume de penser, Lacan montrera que l'angoisse n'est pas sans objet.

¹⁵ Ecrits, p 817

L'angoisse est en effet, définie par Lacan, comme étant « *la béance du désir à la jouissance* » (p 338), comme étant la jouissance irréductible du principe du plaisir, pour autant qu'elle ne se laisse pas capturer par le signifiant. « *L'angoisse est signal du réel* » affirmera-t-il : elle est ce qui ne trompe pas, là, où tout ce qui est de l'ordre de l'imaginaire est toujours susceptible de basculer en reflets, et le symbolique de se révéler dans sa dimension de fiction. Lacan va donc traiter l'objet angoisse comme un objet qui échappe au symbolique, qui n'entre pas dans les filets du signifiant. Mais bien plus largement ce qu'il visera à travers cet appui, c'est la nouvelle place faite au réel dans l'élaboration de ce qui est en jeu dans l'être de langage.

Entre 1958 et 1963, Lacan va construire ainsi un objet bien spécial, par touches successives, pour tâcher d'approcher justement ce qui, de son élaboration, résiste à la saisie signifiante et constitue pour autant l'objet au cœur de l'angoisse, comme au cœur de la logique pulsionnelle : l'objet petit a. Si, jusque-là, l'objet a renvoyait d'abord à l'objet spéculaire, et donc narcissique, du « schéma optique » (dont ce sera le dernier appui dans ce séminaire sur L'Angoisse), Lacan s'en écartera progressivement pour dégager un objet non spéculaire qui, justement permettra d'articuler une nouvelle structure du manque, non signifiante. L'enjeu est alors désormais ici d'accéder à un statut de l'objet, au-delà de l'objet imaginaire, antérieur au désir, à l'objet du désir, c'est-à-dire antérieur à la constitution de la fonction paternelle, à la loi et sa symbolisation phallique.

Déjà l'année précédente, lors du séminaire sur Le transfert, Lacan avait isolé un objet bien particulier, l'agalma, objet du désir énigmatique qu'on ne perçoit pas dans une image, mais qui la rend pourtant désirable du simple fait d'un point brillant dans lequel se saisit l'objet. C'est à partir de ce point qu'il va donner à la dialectique de l'amour et du désir ses racines les plus profondes : « *Ce qui constitue le Triebregung (émoi pulsionnel) en fonction d'un désir, le désir dans sa fonction privilégiée (dans le rapport propre qui s'appelle le désir qu'on distingue de la demande et du besoin) a son siège dans ce reste auquel correspond dans l'image ce mirage par où elle est identifiée justement à la partie qui lui manque et dont la présence invisible donne à ce qu'on appelle la beauté justement sa brillance* » (transfert, 1960, p 296).

Mais, au cours du séminaire L'angoisse, c'est une autre face de cet objet à partir de laquelle Lacan déploiera son élaboration : l'objet petit a est alors conçu comme manque auquel le symbole ne supplée pas et qui a une fonction organisatrice pour chaque sujet, en tant qu'il est ce qui le divise, cause son désir, l'inscrit dans un fantasme et organise sa jouissance. Cet objet, c'est selon la formule de Lacan, l'objet de la psychanalyse. C'est l'objet propre de la pulsion, en tant qu'il est à considérer comme une fonction.

Dans la leçon du 21 novembre 1962, Lacan en donne la définition suivante : « *Dépendant de cet Autre, le sujet s'inscrit comme un quotient, il est marqué du trait unaire, du signifiant dans le champ de l'Autre [...]. Il y a un reste, au sens de la division, un résidu. Ce reste, cet autre dernier, cet irrationnel, cette preuve et seule garantie en fin de compte de l'altérité de l'Autre, c'est le a.* ». La division subjective a donc pour conséquence la production d'un reste, au sens arithmétique du terme, c'est-à-dire une perte radicale de quelque chose d'inconnaissable, de non représentable et donc d'insaisissable.

Lacan va ainsi pousser la logique freudienne de l'objet de la pulsion à la limite du représentable et c'est pourquoi il le désigne par une lettre quelconque, petit a, de manière à le réduire à sa fonction d'opérateur logique. Et c'est d'abord par le biais de la topologie, notamment avec le cross-cap, qu'il va tâcher d'en démontrer la consistance.

Dans la leçon du 6 mars 1963, Lacan fait le lien entre cet objet dit *a* et l'objet perdu chez Freud : « Ce reste [...] en tant qu'il est la chute de l'opération subjective, ce reste, nous y reconnaissons, ici, structurellement [...] l'objet perdu. »

Ainsi, en inventant l'objet *a*, Lacan permettra que soient distingués deux types d'objets : ceux de type spéculaires, reconnaissables et symbolisables, que sont ces objets imaginaires constitués selon la logique unifiante du miroir et qui confère une unité qui fait défaut au sujet ; et l'objet *a*, qui, au contraire, relève du manque, n'a pas d'image, et qui est, dans l'objet ce qui fait courir le sujet, qui le pousse en avant dans sa quête, qui est ce rien, ce vide au creux de l'objet qui cause le désir.

Cette notion de cause et d'objet cause, Lacan va l'illustrer à partir de l'exemple du fétiche : « *Pour l'imager, ce n'est pas hasard que je me servirai du fétiche comme tel, où se dévoile cette dimension de l'objet comme cause du désir. Car ne n'est pas le petit soulier, ni le sein, ni quoi que ce soit où vous incarniez le fétiche, qui est désiré ; mais le fétiche cause le désir qui s'en va s'accrocher où il peut, sur celle dont il n'est pas absolument nécessaire que ce soit elle qui porte le petit soulier* » (p. 106). Autrement dit, si le fétiche représente bien l'objet cause du désir, c'est qu'il montre toute la différence qu'il y a entre cet objet cause et ce qui serait l'objet du désir.

L'objet *a* révèle d'abord, donc, une fonction, « un fil destiné à nous permettre de reconnaître l'identité de l'objet sous les diverses incidences où il nous apparaît » (p 137). Avec l'objet *a*, il s'agit en effet de définir « *ces objets antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun, de l'objet communicable, de l'objet socialisé, voilà ce dont il s'agit* ». (p 147). L'objet *a* comme cause est d'abord ce qui vient à la place du trou, de la béance, qui est la caractéristique même du désir.

Pour le concevoir, Lacan s'appuiera, tout en s'écartant, sur les théorisations autour de la relation d'objet, telle qu'elle a pu être défendue avec l'objet partiel chez Mélanie Klein, et avec l'« objet transitionnel » de Winnicott¹⁶. Concernant ce dernier, Lacan reconnaitra d'ailleurs en 1968 que « C'est à partir de lui que nous avons d'abord formulé l'objet *a* »¹⁷.

Et ces objets « antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun », Lacan nous indiquera qu'ils sont d'abord cette part sacrifiée, arrachée à nous-même, qui est en quelque sorte ce que nous devons perdre pour entrer dans la vie en tant qu'êtres parlants : « *C'est cette part de nous-même qui est prise dans la machine, et qui est à jamais irrécupérable.* » (angoisse, p 249). « *C'est par quoi c'est toujours de notre chair que nous devons solder la perte.* ». Il utilisera alors le mot de « séparation ».

C'est en isolant la cause de sa satisfaction, qui est l'objet, cause du désir, que l'enfant accède au désir proprement dit. Si l'on prend l'exemple de la mamme, l'enfant ne l'isole que s'il en est frustré, c'est-à-dire si la mère laisse place au manque dans la satisfaction de la demande. Le désir advient alors au-delà de la demande comme manque d'un objet. C'est par la cession de cet objet que l'enfant se constitue alors comme individu désirant.

¹⁶ « Cet objet, qu'il s'appelle *transitionnel*, en effet ici à ce niveau on voit bien ce qui le constitue dans cette fonction d'objet que j'appelle « *objet cessible* » : il est un petit bout arraché à quelque chose, à un lange le plus souvent et l'on voit bien ce dont il s'agit quant au rapport du sujet au support qu'il trouve dans cet objet : il ne s'y dissout pas, il s'y conforte. Il s'y conforte, dans sa fonction de sujet tout à fait originel, celle de cette position de « *chute* » si je puis dire par rapport à la *confrontation signifiante*. Il n'y a pas là investissement de (*a*), il y a si je puis dire « *investiture* » ». Lacan, *angoisse*, p 581

¹⁷ Séminaire XV, compte rendu, *Autres écrits*, p 379.

Car, pour Lacan, la prise dans le signifiant doit être rapportée au corps vivant. « *La cause est logée dans la tripe* », dira-t-il. De son origine à sa satisfaction, le désir est enraciné dans le corps, corps dont il faut opérer un prélèvement pour lui donner son caractère érogène. En-deçà de l'ordre signifiant fondée sur le grand Autre, il y a ainsi le réel de l'expérience corporelle. C'est bien ce réel que Lacan veut traiter à partir du Séminaire X : "*L'homme qui parle, le sujet dès qu'il parle, est déjà par cette parole impliqué dans son corps*"¹⁸. affirme-t-il.

La castration devient alors une opération réelle introduite par le langage sur le corps, en terme de coupure, déterminant un certain nombre de pertes, comme pertes de l'objet pulsionnel.

« C'est justement ce déchet, cette chute, ce qui résiste à la significantisation qui vient à se trouver constituer le fondement comme tel du « sujet désirant » : non plus « le sujet de la jouissance », mais le sujet en tant que sur la voie de sa recherche, en tant qu'il jouit, qui n'est pas recherche de sa jouissance, mais ce « vouloir » de faire entrer cette jouissance au lieu de l'Autre, comme lieu du signifiant. C'est là, sur cette voie, que le sujet se précipite, s'anticipe comme signifiant... Voilà ! J'ai fait un lapsus ! ...s'anticipe comme désirant » (angoisse, p 338).

Cette partie détachée du corps représentable, morceau charnel, comme tel arraché à nous-mêmes, apparaîtra dans les différents niveaux de l'expérience corporelle où se produit la coupure. A propos du moment de la naissance, il dira ainsi que ce n'est pas la séparation anatomique d'avec la mère qui est en jeu mais la perte du placenta, placenta vu alors comme « *élément du corps de l'enfant* », « *partie de lui-même* », incrustant dans l'utérus ses « *racines villeuses* » (angoisse, p 143), et qui, depuis la fécondation, enveloppe l'enfant. C'est donc à la fois d'une part de lui-même comme d'une matière étrangère qu'il se sépare. « *Nous avons cette fonction de relation que j'ai appelée parasites, cette fonction ambiguë où intervient cet organe ambocepteur* » (p443). C'est là, un premier objet perdu, la trace de la première séparation anatomique.

Le sein, dira-t-il, est « *homologique au placenta* » : comme le placenta, en effet, la mamme, est « *interne à la sphère de l'existence propre à l'enfant* » (p270). Au moment du sevrage l'enfant cède le sein, car, l'objet sein « *plaqué* » sur la mère fait partie de l'enfant. Il cède donc quelque chose qui ne lui appartient pas mais qui fait partie de lui : « *le petit enfant cède le sein auquel il est appendu comme à une part de lui-même* » et, ajoute Lacan, « *cet organe est bien plus qu'un objet, il est le sujet lui-même* ». Ce morceau de chair dont le sujet est amputé, qui le marque du sceau de la perte dont il est lui-même l'objet, le conduit sur les traces de l'objet cause du désir. Et Lacan de préciser : « *Il nous faut concevoir que c'est entre la mamme et l'organisme maternel que réside la coupure* ». (p 269). L'objet est donc sécable : à ce titre, le sein est indifférent et on peut lui substituer le biberon. Lacan présente l'objet dans sa fonction de scission, rompant ainsi avec la conception analytique traditionnelle, faisant du sein, par exemple, une unité « *mamelon-bouche* », dans une sorte de relation fusionnelle, indifférenciée sujet/objet.

Freud avait déjà dressé une première liste de ces objets, désignés comme pulsionnels : le sein, l'excrément, le phallus à quoi il avait ajouté aussi, comme sous-catégorie, l'argent et l'enfant. Cette liste avait ensuite été développée par K. Abraham, qui avait fait correspondre chacun de ces objets perdus à un stade du développement : les objets étaient, donc, liés, à un développement pulsionnel, supposé terminé par la pulsion génitale. Lacan va renouveler cette liste, en s'émancipant de cette référence au développement, et en se réglant sur les zones érogènes, et spécialement sur les orifices du corps. Ainsi, dans un premier temps, il va ajouter,

¹⁸ Lacan, Le Séminaire 10, p. 253.

par exemple, le placenta, le prépuce dans la circoncision, l'œil ou encore la voix. Par la suite, il ne conservera que le sein, les fèces, le regard et la voix.

Ces objets « déchets » désignent ainsi « la place d'un vide¹⁹ » (*L'angoisse* séance du 12 décembre 1962). Nous n'avons accès à ces drôles d'objets qui sont d'abord perdus, que par des représentations ou des traces. Lacan cherche ici à inscrire la façon dont s'articule là un manque que l'objet a inscrit, et qui va également être l'appui du désir. Il montrera comment cette perte essentielle crée le manque, dont se nourrit le sujet : le sujet ne sait pas ce qui fait défaut, ignore ce qui lui manque, ce qui le décompte et en arrive donc à désirer, dans la réalité à peu près n'importe quoi qui prenne valeur de substitut, d'ersatz à cet objet manquant.

Ainsi, aux objets naturels peuvent se substituer des objets fabriqués : le biberon, bien évidemment, mais aussi, par exemple, la photographie pour le regard ou la musique sur support, qu'elle soit gravée ou numérisée, pour la voix. « *Ce que j'appelle la cession de l'objet, précise Lacan, (...) se traduit donc par l'apparition, dans la chaîne de la fabrication humaine, d'objets cessibles qui peuvent être les équivalents des objets naturels* » (p115). L'objet, substitutif de l'objet réel, qui s'inscrit ainsi dans une construction imaginaire, vient suppléer la perte réelle.

Notons, pour finir, que l'« objet a » permet également de faire des distinctions structurales : masqué dans le fantasme du névrosé, objectivement présent dans la réalité du scénario pervers, il est réifié sous forme hallucinatoire dans la psychose.

Dans la dernière leçon de l'année, Lacan annonce que son élaboration de l'objet petit *a* débouchera sur le Séminaire des « Noms du Père ». Mais, excommunié de l'Association internationale, Lacan va mettre de côté ce travail à l'issue de l'unique leçon 20 novembre 1963 du pour livrer, à la place, le Séminaire dit des *Quatre concepts* de la psychanalyse, à partir de Janvier 1964.

IV. La libido est « couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance »²⁰

Ce séminaire, qui s'inscrit donc dans ce moment de crise, constitue un point d'inflexion majeur dans le développement de sa réflexion sur la découverte freudienne. Se proposant de résumer l'acquis des dix premières années de son enseignement, il va développer ce qu'il en est, à ce moment de son enseignement, de la pulsion et de l'objet a dans la psychanalyse, de la façon la plus articulée.

Le concept de pulsion est alors promu à une place qu'il n'avait jamais eue jusque-là. Mais, surtout, ce Séminaire ouvre une perspective nouvelle : c'est là que Lacan donnera formellement son cap à la psychanalyse, son orientation vers le réel, qu'elle ne quittera plus. A travers l'étude des quatre concepts fondamentaux, Lacan annonce avoir voulu « éclairer l'abrupt du réel (...) dans le champ légué par Freud à nos soins²¹ ». Cette promotion de la pulsion est liée directement au fait qu'elle « trace sa voie dans le réel ». (p 149).

- **Démontage de la pulsion**

¹⁹ « Il ne s'agit que d'un déchet désignant la seule chose qui est importante, à savoir : la place, la place d'un vide où viendront, je vous le montrerai, se situer d'autres objets que vous ne savez pas placer ».

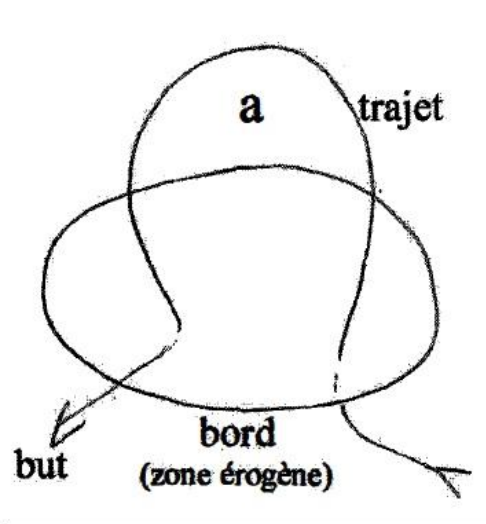
²⁰ Du trieb de Freud, écrits.

²¹ Quatrième de couverture du résumé du séminaire rédigé pour l'annuaire de l'Ecole pratique des hautes études.

S'appuyant sur l'article de Freud, « pulsions et destins des pulsions », dont il fera un commentaire détaillé, Lacan montrera ainsi comment la pulsion dévoile le Réel comme impossible, au-delà du manque et du ratage, comme impossible dans ce sens où il échappe à la symbolisation, à la prise dans le signifiant. Il reprendra alors toute l'articulation freudienne des pulsions pour mettre en lumière une logique du trajet de la pulsion, dans la visée de cette perspective et au travers de ses propres constructions.

Ce sera notamment dans la distinction des quatre termes du montage freudien de la pulsion, la poussée, la source, l'objet et le but, que Lacan conduira son élaboration²². Dans un résumé proposé à l'issue du séminaire, il dira : « *Raison de sa constance (en parlant de la poussée), topologie dite de bord, expliquant le privilège des orifices, statut d'action en retour, dissociation du but et de l'objet, sont ici apparus pour la première fois*²³. »

Ainsi conçue, dira-t-il, « la pulsion devient un montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique » (p 160). Et ce montage lui semble être une construction « surréaliste », donnant l'image « *d'une dynamo branchée sur la prise de gaz, une plume de paon en sort, et vient chatouiller le ventre d'une jolie femme* ».



Car la série des quatre termes de la pulsion – poussée, source, objet, but - n'est pas « naturelle », dit Lacan. Ces quatre termes « *ne peuvent qu'apparaître disjoints* ».

En effet, le montage de la pulsion, tout en dépendant des orifices du corps (bouche, oreilles, yeux, anus), n'a rien à voir avec un montage biologique. Pour lui, la constance de la poussée pulsionnelle « *interdit toute assimilation de la pulsion à une fonction biologique, laquelle a toujours un rythme* » (p151). La pulsion ne se confond pas ainsi avec l'instinct, programmé biologiquement, et visant un état de satisfaction homéostatique des besoins²⁴.

Considérant que le passage d'une pulsion à une autre n'est pas le résultat d'une maturation organique²⁵, qu'une pulsion sexuelle génitale, dont le modèle de satisfaction serait celui de la

²² « Dans cet article, il dit que dans la pulsion, il importe d'y distinguer quatre termes : mettons le *Drang* d'abord, la poussée, ça n'en est qu'une part; la *Quelle*, la source; l'*Objet et*, l'objet; le *Ziel*, le but ».

²³ « Résumé rédigé pour l'annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes », quatrième de couverture.

²⁴ « Il importe de savoir si, concernant la pulsion, ce dont il s'agit est du ressort, est du registre de ce primaire, de ce poids de l'organique. Est-ce que c'est ainsi qu'il faut interpréter ce que (...) la pulsion, le *Trieb*, représenterait, dit-il, (...) quelques manifestations de l'inertie dans la vie organique ? (...) Non seulement je ne le pense pas, mais je pense qu'un examen sérieux de l'élaboration que donne Freud de cette notion de la pulsion va contre. »

²⁵ « Il n'y a aucune métamorphose naturelle de la pulsion orale en pulsion anale, et quelles que soient, à l'occasion, les apparences que puisse nous donner le jeu, du symbole que constitue, en d'autres contextes, le prétendu objet anal, à savoir les fèces, par rapport au phallus, dans son incidence négative, ceci ne nous permet à aucun degré, (l'expérience nous le démontre) de considérer qu'il y a continuité de la phase anale à

jouissance sexuelle et visant la procréation, n'est en fait qu'un leurre, que la source a d'abord une structure de bord et n'est jamais que le produit d'une coupure, et que le but de la pulsion, comme la clinique le démontre, ne se confond pas avec la satisfaction d'un besoin, Lacan soulignera qu'entre en jeu ici, dans la conceptualisation des pulsions, « *quelque chose de nouveau – la catégorie de l'impossible* », c'est-à-dire le réel (p 187). Le réel s'y définit alors comme « *l'obstacle au principe du plaisir* », « *Le réel, c'est le heurt, c'est le fait que ça ne s'arrange pas tout de suite, comme le veut la main qui tend vers les objets extérieurs* » (p188).

Le réel apparaît ainsi également dans le fait que « *la pulsion saisissant son objet apprend en quelque sorte que ce n'est justement pas par là qu'elle est satisfaite* » (p188). Lacan distingue en effet la pulsion du besoin dans la mesure où il n'y a rien qui ne puisse jamais la satisfaire : « *Car, si on distingue, au départ de la dialectique de la pulsion, le Not du Berfurfnis, le besoin de l'exigence pulsionnelle - c'est justement qu'aucun objet d'aucun Not, besoin, ne peut satisfaire la pulsion* » (p186). Car l'objet de la pulsion, c'est fondamentalement l'objet a, et il est d'abord la place d'un vide, d'où défile les objets interchangeables²⁶, indifférents²⁷ : « *L'objet a n'est pas à l'origine de la pulsion orale. Il n'est pas introduit au titre de la nourriture primitive, il est introduit de ce qu'aucune nourriture ne satisfera jamais la pulsion orale, si ce n'est à contourner l'objet éternellement manquant* » (p162). La libido cherche ainsi sans cesse à retrouver l'objet manquant primordial, faisant dire à Lacan que la couleur sexuelle de la libido est « *couleur-de-vider : suspendue dans la lumière d'une béance* ²⁸. ». Ce n'est jamais le bon objet. L'objet de la pulsion n'est pas ce sur quoi la pulsion se referme, mais ce dont elle fait le tour, c'est-à-dire d'un creux. Cet impossible est le principe même du désir nous dit Lacan.

Et quant à la question du but de la pulsion, et notamment de l'apparent paradoxe « *de cette forme que peut prendre la pulsion, d'atteindre sa satisfaction sans atteindre son but* » (p 200), comme c'est le cas dans la sublimation, par exemple, Lacan propose, pour sortir de l'impasse, de s'en remettre à la langue anglaise pour distinguer le «aim», qui est le trajet, et le «goal», qui est le fait d'avoir marqué le coup et que le but est atteint.

A partir de cette distinction, il pourra alors affirmer que : « *Ce qu'il en est de la pulsion est ceci : si elle peut être satisfaite sans avoir atteint ce qui, au regard d'une totalisation biologique de la fonction, serait la satisfaction à sa fin de reproduction, si elle peut être tout autre chose, c'est qu'elle est pulsion partielle, et que son but n'est point autre chose que ce retour en circuit.* »

Le but de la pulsion, c'est donc le trajet (aim) en tant qu'à la fin, après avoir fait le tour de l'objet a, en ce sens où c'est le lieu d'un ratage imparable, il revient au point de départ, c'est-à-dire à la source. Ainsi, la pulsion décrit en quelque sorte une boucle autour de l'objet toujours décevant, qui la ramène à son point d'origine et la dispose à réactiver sa source, c'est-à-dire la prépare à entamer alors un nouveau trajet quasi identique au premier. La pulsion se définit ainsi

la phase phallique, qu'il y a rapport de métamorphose naturelle ». Il récuse ainsi, à nouveau, la notion même de stade, pris dans une perspective de progression génétique. « Pour ce qui est de l'émergence de la sexualité sous sa forme « achevée », c'est bien en effet à un processus organique que nous avons affaire. Mais il n'y a aucune raison d'étendre ce fait à la relation entre les autres pulsions partielles. Il n'y a aucun rapport d'engendrement d'une des pulsions partielles à la suivante, le passage de la pulsion orale à la pulsion anale ne se produit pas par un procès de maturation, mais par l'intervention de quelque chose qui n'est pas du champ de la pulsion : par l'intervention, le renversement de la demande de l'autre » (angoisse, p)

²⁶ L'objet de la pulsion, en son essence, n'est donc plus l'objet contingent et interchangeable, dans sa valence imaginaire, mais « n'est en fait que la présence d'un creux, d'un vide, occupable par n'importe quel objet, et dont nous ne connaissons l'instance que sous la forme de l'objet perdu petit a. »

²⁷ « L'objet a est quelque chose dont le sujet, pour se constituer, s'est séparé en tant qu'organe. Ça vaut comme symbole du manque, c'est-à-dire du phallus, non en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque. Il faut donc que ça soit un objet, premièrement séparable, deuxièmement ayant un rapport avec le manque. » (Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse [1964, 1973 : 89 et 119].)

²⁸ La béance qui éclaire la libido du sujet est celle qui sépare le bord signifiant et le bord pulsionnel. C'est le fantasme qui tente de faire passerelle entre les deux bords de la béance.

d' « un mouvement circulaire de la poussée, qui sort à travers le bord érogène pour y revenir comme étant sa cible, après avoir fait le tour de quelque chose que j'appelle l'objet a » (p 217)²⁹. L'objet est toujours raté, la satisfaction est toujours incomplète et provisoire. La pulsion pousse de ce fait à la répétition.

Ainsi, comme le résume Lacan, « le chemin du sujet passe entre deux murailles de l'impossible » (p187). Cette catégorie de l'impossible, du réel, est en quelque sorte le produit d'un ratage primordial sur lequel se fonde toute la dynamique pulsionnelle et par la suite celle de la demande.

Un nouveau sujet

Et donc, s'il y a chemin du sujet, c'est bien d'abord à travers cette boucle pulsionnelle, dont Lacan va isoler un dernier mouvement, un nouage crucial dans le procès des destinées psychiques, à savoir l'orientation vers l'Autre. Le modèle du montage de la pulsion conçu par Lacan intègre ainsi ce qu'il en est des modalités de l'inscription à l'autre, comme bouclant la circulation pulsionnelle. Ce mouvement justifie alors ainsi tout autant ce qu'il en est de l'érotisation du corps comme de la circulation du sexuel, ou, tout au contraire, du repli autistique.

Ce moment logique de la trajectoire pulsionnelle implique ainsi un parcours débouchant sur ce qu'il nomme, en l'empruntant à Freud, « un nouveau sujet »³⁰. S'appuyant sur les temps de la pulsion, tels que définis par Freud au travers des trois modes dans la conjugaison des verbes de certaines langues (l'actif : aimer, le passif ; être aimé et le réfléchi : s'aimer), Lacan reformulera la proposition freudienne, en soulignant le caractère éminemment actif du troisième temps, qui devient le temps du « se faire ». Il avance ainsi que, dans la pulsion scopique, il s'agit en effet de « se faire voir ». Il applique cela aux autres pulsions et parle de se faire entendre, se faire manger, se faire sucer et se faire chier.

En reprenant ainsi les temps logiques de la boucle pulsionnelle, Lacan met en lumière le fait que, dans ce parcours, il est nécessaire que le sujet se fasse objet de la pulsion d'un autre, s'aliène à la jouissance de l'autre. Ce que Lacan nomme alors le « nouveau sujet » de la pulsion, c'est une personne étrangère, un autre, qui fait l'aller et le retour de la pulsion et avec qui se complète la fonction de la pulsion. Le « se faire » implique ainsi foncièrement l'activité³¹. « *Le sujet, qui est proprement l'autre, apparaît en tant que la pulsion a pu fermer son cours circulaire. C'est seulement avec son apparition au niveau de l'autre que peut être réalisé ce qu'il en est de la fonction de la pulsion* ».

"Le sujet s'apercevra que son désir n'est que vain détour à la pêche, à l'accrochage de la jouissance de l'autre" (p 167).

29 « Ce circuit que vous voyez ici dessiné par la courbe de cette flèche (Drang, à l'origine) partante et redescendante, qui ici, franchissant la surface constituée par ce que je vous ai défini la dernière fois comme, comme le bord, considéré dans la théorie comme la source, la Quelle, la zone dite érogène dans la pulsion, cette tension est toujours boucle et constituée, dans tout ce qu'elle soutient de l'économie du sujet, quelque chose qui ne peut être désolidarisé de son retour sur la zone érogène ».

30 « Quand il parlera de ces deux pulsions, et plus spécialement de la troisième, il tiendra à bien marquer que ce n'est pas de deux temps qu'il s'agit dans ces pulsions, mais de trois. Il faut bien distinguer que ce qui n'est que ce retour en circuit de la pulsion, de ce qui apparaît mais aussi bien de ne pas apparaître dans ce troisième temps, à savoir l'apparition, d'« ein neues Subjekt », qu'il faut entendre non pas comme ceci, qu'il y en aurait déjà un, à savoir le sujet de la pulsion, mais que il est nouveau de voir apparaître un sujet. Et ce sujet, qui est proprement l'autre, apparaît en tant que la pulsion pu fermer son cours circulaire, et ce n'est qu'avec l'apparition du sujet au niveau de l'autre que peut être réalisé ce qu'il en est de la fonction de la pulsion ».

³¹ On pensera notamment ici à l'enfant, qui joue à « se faire manger ».

Cette reformulation permet à Lacan de connecter la pulsion à l'Autre « réduit » à son usage de satisfaction pour un sujet qui se fait alors objet. La pulsion va donc quêter quelque chose qui répond dans l'Autre. C'est par ce trajet circulaire, que la pulsion atteint la dimension du grand Autre³². « *Le sujet est donc condamné à ne se voir surgir in initio qu'au champ de l'Autre* » (p 191).

Pulsion de vie/mort

Notons pour finir qu'à partir de ce moment, Lacan va faire consister une conception de la pulsion, qui n'implique plus une opposition nette entre une pulsion de vie distincte de la pulsion de mort : « *La pulsion partielle est foncièrement pulsion de mort* " (p. 187) affirmera-t-il alors.

Définissant la libido comme "*le rapport du sujet vivant à ce qu'il perd de devoir passer, pour sa reproduction, par le cycle sexuel* », il explique « *ainsi l'affinité essentielle de toute pulsion avec la zone de la mort, et concilie les deux faces de la pulsion - qui, à la fois, présentifie la sexualité dans l'inconscient et représente, dans son essence, la mort.*" (p. 181).

Ce n'est pas pour autant une conception moniste de la pulsion, mais bien plutôt d'une conception qu'on pourrait dire biface, à l'image de la bande de Moebius. Il ne s'agit en effet, pour lui que deux aspects constitutifs de toute pulsion, dans la mesure où situant l'être en tant que sexué, cela implique que cet être soit sujet à la mort. Lacan conclut donc que "*la distinction entre pulsion de vie et pulsion de mort est vraie pour autant qu'elle manifeste deux aspects de la pulsion. Mais c'est à condition de concevoir que toutes les pulsions sexuelles s'articulent au niveau des significations dans l'inconscient, pour autant que ce qu'elles font surgir, c'est la mort - la mort comme signifiant et rien que comme signifiant, car peut-on dire qu'il y a un être-pour-la-mort ?*" (P. 232)

Il affirmera ainsi clairement : "*si la pulsion représente partiellement la courbe de l'accomplissement de la sexualité chez le vivant, comment s'étonner que son dernier terme soit la mort?*" (P.162).³³

Conclusion :

Si, à l'exception du séminaire 11, la pulsion n'apparaît pas comme étant un signifiant maître dans l'enseignement de Lacan, elle est pourtant indéniablement un axe charnière de l'ensemble de ses élaborations théoriques. Les différentes réécritures, auxquelles Lacan a eu à se soumettre – se distinguant comme étant, soit du côté de l'imaginaire, soit du côté du désir, en tant que symbolique, ou soit du côté de la jouissance, et donc du réel – montrent bien le souci constant qui a été le sien de penser le nouage entre le langage et le corps, entre le sujet et l'autre.

Dans les enseignements suivants, le terme de jouissance se substituera progressivement à celui de pulsion. Et l'« objet a » trouvera de nouvelles articulations, notamment avec ce que Lacan développera de l'objet plus-de-jouir.

³² Rien ne garantit l'installation d'un nouveau sujet, comme l'autisme en témoigne.

³³ « J'explique ainsi l'affinité essentielle de toute pulsion avec la zone de la mort, et concilie les 2 faces de la pulsion – qui, à la fois, présentifie la sexualité dans l'inconscient et représente, dans son essence, la mort » (p.181)

Mais, pour autant, les développements ultérieurs tâcheront, selon la même obstination studieuse, d'approcher toujours plus près, les effets de cette rencontre entre le langage et le corps. Car c'est bien là, comme l'avait déjà situé Freud, que la pulsion surgit.

En 1975, dans le séminaire 23, Lacan soutiendra à nouveau que « *La pulsion est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire* ³⁴ ». « Façon d'indiquer, à nouveau, que c'est le corps marqué par le langage qui détermine fondamentalement le rapport du sujet à sa jouissance.

³⁴ Séminaire XXIII, « Le sinthome », leçon I, 18 novembre 1975, édition de l'ALI, p. 16.